

LE CONGRÈS INTERNATIONAL EN HAÏTI

Cornélius Krusé¹

Moun - Revue de philosophie 7 (2008) 87-101

Il est difficile d'exagérer la signification du Congrès International de Philosophie qui s'est tenu à Port-au-Prince, Haïti, du 24 au 30 septembre 1944.

Nos lecteurs savent que, pendant un certain nombre d'années, l'Association Philosophique Américaine a essayé de réunir le premier Congrès Inter-Américain de Philosophie dans ce pays et y aurait réussi n'était-ce [l'attaque de] Pearl Harbor et la brusque interférence avec tous ses plans qui en résulta, rendant nécessaire l'ajournement indéfini du Congrès. On se rappellera également que, profitant de la présence dans ce pays d'un nombre considérable de savants latino-américains, dont plusieurs avaient un intérêt marqué pour la philosophie, la première *Conférence* interaméricaine de Philosophie s'est tenue à Yale University, sous la présidence du professeur Charles W. Hendel, du 30 avril au 1^{er} mai 1943. Toutefois, l'honneur d'avoir réussi à convoquer le premier Congrès de philosophie interaméricain, revient maintenant à la Société Haïtienne d'Études Scientifiques qui, sous la direction remarquablement compétente et audacieuse du Dr. Camille Lhérisson, a refusé de se laisser intimider par les difficultés presque insurmontables que présente la réunion d'un tel congrès en temps de guerre. Naturellement, il n'y avait pas autant d'invités étrangers qu'on avait

¹ Compte-rendu du congrès publié en 1945 par le Dr. Cornélius Krusé de la Wesleyan University (Middle Town, Conn.), dans le *Journal of Philosophy*, 42/2 (18 janvier, 1945), pp. 29-39. Il considère surtout l'apport des participants nord-américains, mais présente un résumé de la communication de J. Maritain. Nous mettons entre crochets la pagination du texte anglais. Le Dr. Catts Pressoir en a publié une traduction française dans les *Cahiers d'Haïti*, 2/12 (juillet 1945), pp. 28-33. La présente traduction a été faite par Marlène R. Apollon. Nous signalons en note les modifications apportées volontairement ou non par Catts Pressoir au texte de Krusé.

espéré et qu'il y en aurait eu en temps normal, mais on réussit néanmoins à avoir une excellente représentation, comme dans le cas de l'Association Philosophique Américaine, par les mémoires envoyés au congrès et lus par procuration.

L'auteur a eu le privilège d'assister aux quatre derniers Congrès internationaux de Philosophie à Harvard, Oxford, Prague et Paris. Tous s'écoulèrent dans un cadre brillant, mais nul n'était plus brillant que ce congrès tenu à Port-au-Prince. Pendant la guerre, des réunions philosophiques de toutes sortes, soit internationales ou nationales, ont été restreintes, sinon omises entièrement. À ma connaissance, c'était le premier congrès international tenu dans le monde civilisé depuis le congrès Descartes à Paris en 1937. La détermination et la profonde dévotion aux choses intellectuelles et spirituelles manifestées par les organisateurs du congrès et ceux qui les aidaient sont très encourageantes. Pendant toute la semaine, les comptes-rendus faisaient la une dans tous les principaux [30] journaux de Port-au-Prince. La participation de notre Association à ce congrès était devenue la grande préoccupation de la Division de Coopération Culturelle de notre Département d'État. Sans le stimulus et l'aide de cette Division, il n'y aurait pas eu une représentation effective de l'Association à ce congrès. À Port-au-Prince même, notre ambassadeur, l'honorable Orme Wilson, et notre Attaché aux Relations Culturelles, M. Horace D. Ashton, avaient consacré beaucoup de temps et d'attention à la préparation du congrès et conséquemment ont donné leur précieuse assistance durant son déroulement. Le mérite d'avoir soutenu ce congrès revient en grande partie, non seulement à notre Département d'État, à ses représentants sur place et au gouvernement d'Haïti, mais également aux membres de notre Association qui, en une période d'intense activité, ont tout mis de côté pour faire de ce congrès un succès. Un simple examen des titres et des noms des auteurs des mémoires qui suivent montrera à quel point les participants américains avaient pris le congrès au sérieux.

W. T. Stace : *Le problème des croyances irraisonnées.*

John Wild : *Le réalisme naturel et l'épistémologie contemporaine en Amérique du Nord.*

Cornelius Krusé : *La connaissance et la valeur.*

William Seifriz : *La connaissance et la compréhension.*

Paul Weiss : *Notre connaissance du bien et du mal.*

Wm. Pepperell Montague : *Le premier mystère de la conscience.*

A. Cornelius Benjamin : *Quelques principes de l'Empirisme.*

On remarquera que tous les mémoires ont traité des problèmes de la connaissance. C'est parce que, sur demande des organisateurs, tout le Congrès était consacré à ce sujet. Une journée entière a été réservée pour la réception des mémoires nord-américains, qui ont été lus par l'auteur et par le Dr. Lhérisson. La lecture était retransmise par ondes courtes aux États-Unis et le Dr. Lhérisson en avisa chaque participant nord-américain par câble.

Dans son mémoire, le professeur Stace a soulevé le problème des sources et de la validité des croyances « irraisonnées » (y compris les prétendues « croyances instinctives », les « croyances de sens commun », les « intuitions » morales et scientifiques et les « pressentiments » en affaires) – qui constituent une part si étendue et si importante des croyances humaines dans la vie quotidienne, aussi bien que dans la philosophie et la science –, et dont l'acceptation sans discernement occasionne souvent des conséquences désastreuses en théorie comme en pratique. Le professeur Stace a déclaré que le but principal de son mémoire était double: protester contre les philosophes qui proclament comme évidentes en soi, des croyances dont, jusqu'ici, ils n'ont pas pu expliquer le fondement; [31] et suggérer des solutions possibles qui, espère-t-il, inciteraient des philosophes à considérer sérieusement ce problème, jusqu'ici négligé. La solution qu'il propose c'est que les croyances irraisonnées sont le résultat d'associations d'idées et de raisonnements non explicites agissant sur l'expérience humaine, individuellement et socialement. Ces raisonnements non explicites peuvent devenir explicites et doivent être vérifiés suivant les canons ordinaires de raisonnement logique, si on doit s'y fier. Les « intuitions », a-t-il conclu, « ne sont pas ordinairement aussi fiables que le croient ceux qui les ont ».

Dans son mémoire sur « *Notre connaissance du bien et du mal* », le professeur Weiss s'est engagé à étudier la nature et les sources de l'autorité des idéaux ou normes de morale auxquels tacitement ou explicitement nous faisons appel dans nos jugements moraux. Il a soutenu que sans la reconnaissance de normes universellement valides, la morale ne serait pas possible et l'homme ne pourrait pas non plus agir d'une manière morale ; il ne pourrait que réagir. Il a

successivement examiné puis rejeté, l'affirmation selon laquelle les normes morales ont leur origine dans la religion ou dans la société dans laquelle on naît. Le bien est bien parce qu'il est bien, pas parce que Dieu ou la société le déclare tel. Les nihilistes de la morale ou bien rétablissent secrètement un dogmatisme qui se réfute lui-même ou bien sont réduits, par leur propre logique, « à poser des questions et à éviter les réponses ». Entre la position des conventionnalistes selon laquelle la bonté ou la malice d'un acte dépend simplement d'un cadre de référence sociale donné, et le refus de la part des absolutistes d'admettre que le temps et le lieu affectent les jugements moraux, le professeur Weiss a pris une voie moyenne, en soutenant que certains actes sont mauvais en tout lieu et en tout temps : ainsi, on ne peut jamais approuver le meurtre délibéré et gratuit d'un ami. Il est vrai que les hommes s'entendent mieux et plus clairement sur ce qui ne devrait pas être fait que sur ce qu'ils devraient faire. Ils n'ont pas de connaissance innée de l'idéal qu'ils invoquent mais ils savent dans quelle direction le chercher. Cet idéal, désigné avant d'être connu, n'est rien de moins que la perfection ; car savoir que les choses sont imparfaites implique nécessairement une référence à un idéal de perfection.

Dans son mémoire, le professeur Benjamin s'est appliqué à clarifier le terme « empirisme » lequel est généralement reconnu comme ayant bien besoin d'une définition dans la philosophie d'autrefois comme dans celle d'aujourd'hui. L'empirisme est parfois défini comme la théorie épistémologique selon laquelle toute connaissance dérive de l'expérience et s'y rapporte. Cette définition soulève plus de problèmes qu'elle n'en résout car les expressions « dérivé de », « se rapporter à », et, surtout le terme « expérience » sont pleines d'ambiguïté. Le terme « empirisme » est souvent employé dans un sens si large qu'en fin de compte tout le monde finit par être un empiriste. En plus des données actuelles des sens, le domaine de « l'expérience », doit inclure aussi [32] les objets physiques, les « faits » passés et futurs, Dieu, soi-même, les sociétés, les *Gestalten* [schèmes] spatiaux et temporels, les valeurs, et même les « faits négatifs » (Russell)². Alors, ou il faut

² Catts Pressoir traduit ainsi ce passage : « Le domaine de l'« expérience » est fait pour renfermer, à côté des données actuelles des sens, des objets physiques, des « faits »

écarter les entités inutiles du domaine de l'expérience, ou il faut chercher un principe grâce auquel les prétendues entités empiriques puissent être organisées en genres. Le principe de la clarté référentielle devrait être utile ³ ; il insiste sur le fait que la clarté des symboles est déterminée par l'accessibilité de ce qui est désigné et la facilité à s'y référer. Pour obtenir une telle clarté, le professeur Benjamin a proposé quatre principes essentiels qui, selon lui, représentent au moins le genre de principes que tous les empiristes acceptent consciemment ou non :

1. Le principe de la clarification démonstrative, par lequel le symbole est éclairé quand on montre ce qu'il symbolise.
2. Le principe de la diversification des symboles, i.e., les manières diverses selon lesquelles ils peuvent se rapporter aux données, que ces dernières elles-mêmes soient conçues comme fortement différentes ou pas.
3. Le principe de la réduction. Ce principe important est impliqué dans toutes les écoles empiristes : ce qu'on ne peut pas indiquer directement doit être réduit à quelque chose que l'on peut indiquer. La question cruciale et fortement controversée est, naturellement, si la réduction dans un cas donné est ou n'est pas complète.
4. Le principe de la clarification des symboles des opérations. L'accent est mis ici sur les opérations des processus cognitifs. Selon ce principe, l'empirisme semblerait être lié à un réalisme radical qui inclut des relations aussi bien que des données y relatives.

Dans « *Le premier mystère de la conscience* », le professeur Montague est revenu à son intéressante et subtile théorie de la nature de la conscience en se référant tout particulièrement au problème de l'épistémologie : comment la conscience est-elle liée aux objets et aux événements qu'elle révèle? Cette relation qui implique une auto-transcendance et un rapport particulier et immédiat entre le sujet et l'objet, semble tout à fait unique. Néanmoins, selon le professeur Montague, il semble possible d'expliquer et en un sens de surmonter ce problème apparemment unique en le rapportant,

passés et temporels, les valeurs, et même les "faits négatifs" ». Il omet donc les termes : Dieu, soi-même, les sociétés, les *Gestalten* spatiaux et temporels.

³ Proposition omise dans la traduction de Catts Pressoir.

« bien que d'une curieuse façon », à ce qui se fait partout sentir dans la nature et qui est bien compris par la raison, à savoir, la causalité. On suggère que la conscience est l'inverse de la causalité ou une « potentialité renversée ». « La référence intrinsèque d'un effet à sa cause est... la conscience ». De cette conclusion découlent trois corollaires :

1. Le réalisme épistémologique n'est pas seulement vrai, mais de lui-même évident ; car tout ce que nous pouvons connaître dans l'introspection, l'« extrospection » et la prospection, implique une référence rétrospective à ce qui s'est [33] passé auparavant. En conséquence, la conscience ne peut pas changer ce dont elle s'est rendue compte. Cependant, un réalisme si axiomatique ne rend pas la conscience superflue ou épiphénoménale puisque ce qu'elle révèle affecte profondément le comportement de l'agent possédant la conscience et son action sur ce qui a été révélé.
2. L'erreur, qu'elle soit dans la perception ou dans la conception, est possible parce que les effets produits dans la conscience de l'individu n'indiquent pas nécessairement leurs causes ultimes et indirectes mais seulement leurs causes immédiates et directes. En conséquence, ces dernières peuvent coïncider, ou ne pas coïncider en contenu, lieu et date avec les premières. Nous corrigeons des erreurs de perception ou de conception en nous assurant une connaissance plus étendue d'un système d'effets plus ample.
3. Cette théorie épistémologique de la relation de la conscience à ses objets, « le premier mystère de la conscience », est tout à fait indépendante de n'importe quelle théorie psycho-physique sur la relation existant entre la conscience et l'organisme, « le second et plus grand mystère », et elle est compatible avec toute théorie de ce genre.

Dans son mémoire sur « *Le réalisme naturel et l'épistémologie contemporaine en Amérique du Nord* », le professeur John Wild a entrepris de défendre « le réalisme naturel » tel qu'il a été d'abord proposé par Aristote et développé plus tard par ses successeurs, notamment Saint Thomas d'Aquin. Selon le réalisme naturel, les concepts rationnels ou idées parviennent à une appréhension

immédiate et naturellement infaillible de la réalité trans-subjective telle qu'elle est en elle-même. Le réalisme naturel rejette ces opinions : 1) que les idées sont innées (le cartésianisme, que l'on trouve en Amérique du Nord à l'époque coloniale) ; 2) qu'elles sont construites et créées par l'esprit (kantianisme et idéalisme allemand post-kantien, très répandus aux États-Unis au dix-neuvième siècle) ; 3) qu'elles sont passivement reçues (réalisme naïf et néo-réalisme du début du vingtième siècle) et 4) qu'elles ne sont que des représentations ressemblantes des objets extra-mentaux (réalisme critique, pragmatisme conceptualiste et autres mouvements épistémologiques semblables qui ont suivi le pragmatisme et le néo-réalisme aux États-Unis).

L'esprit est actif dans le processus de la connaissance mais il ne transforme pas ce qu'il sait ; car, autrement, aucune connaissance ne serait possible. Toutefois, cette activité n'est pas transitive mais immanente. Le récent néo-réalisme américain et anglais, négligeant cette distinction, dans son vif désir d'éviter toute subjectivité épistémologique, est tombé dans l'erreur de nier toute activité à l'esprit connaissant, de sorte que même des entités universelles immatérielles devraient être considérées comme reçues passivement d'un monde extra-mental. Mais ce pan-objectivisme ne peut être maintenu. La connaissance peut s'achever en une relation externe, mais un processus actif, [34] immanent et logique doit être mis en œuvre pour atteindre la vérité. Le réalisme critique qui a succédé au néo-réalisme a eu raison de reconnaître l'activité de l'esprit dans la connaissance mais n'a pas réussi à expliquer, même avec sa doctrine des essences, comment on peut atteindre avec succès la réalité trans-subjective. En fin de compte, lui et des mouvements semblables, comme le conceptualisme pragmatique, se révélèrent « n'être que des formes déguisées d'idéalisme ».

Cependant, la théorie du réalisme naturel soutient que les concepts et les opérations logiques *par lesquels* nous connaissons sont immatériels et universels, mais *les choses que* nous connaissons sont, au moins pour la plupart, matérielles et individuelles. La connaissance est le résultat de l'apprentissage ; l'esprit connaissant est doté « d'une raison possible » qui, au départ, est complètement indéterminée et ne connaît rien en acte, « mais il peut arriver à tout connaître ». La « raison active », ou l'intellect [agent], première cause efficiente de la connaissance, illumine tout objet à sa portée

et imprime « l'espèce intelligible » sur « la raison possible », et par là elle actualise cette faculté selon une forme déterminée. Les sens et l'imagination, en particulier, sont les causes instrumentales efficientes dans le processus de la connaissance et fournissent à la raison active des objets à illuminer. La raison active abstrait de l'imagination complexe ⁴ qui lui est présentée, la forme substantielle cachée aux sens et à l'imagination. Ainsi, on atteint la structure de la chose même, la cause formelle extrinsèque, [la *species impressa*. Mais cette *même species*] ⁵ existe aussi comme cause formelle intrinsèque dans l'esprit qui conçoit, bien que sous un mode d'existence différent : dans la chose, elle existe matériellement et individuellement ; dans l'esprit, immatériellement et universellement. Quand la *species impressa* est entièrement développée et clarifiée dans « l'intellect possible » par la réflexion, elle devient le concept distinct, ou la *species expressa*, par laquelle l'objet signifié est compris. De ce fait, la vraie connaissance est possible par une identité formelle, une relation qui est particulière à l'esprit. La connaissance n'a pas de cause matérielle. Quelle est sa cause finale ? La cause finale prochaine est la connaissance de l'être aussi complètement que possible. La cause finale éloignée de la connaissance est l'achèvement du bonheur humain, par la domination de la matière par la forme ⁶, ou de l'homme et de son monde par la raison pratique.

Dans son mémoire sur « *La connaissance et la valeur* », l'auteur de ce compte-rendu a essayé de prouver que la séparation nette de la connaissance et de la valeur, encore répandue, du moins dans les discussions théoriques de l'épistémologie et de l'axiologie, et selon laquelle l'intellection serait objective et la valeur subjective, est contestable en théorie et désastreuse en pratique. Il y a eu beaucoup de confusion venant d'un flou par rapport aux distinctions nécessaires dans le processus d'évaluation, qui, tout comme l'in-

⁴ Au lieu de « l'imagination complexe » ou de « la complexité de l'imagination » (« *the complex imagination presented to it* »), Catts Pressoir traduit « idées complexes », ce qui change le sens du texte, puisque c'est l'abstraction de la forme substantielle en se tournant vers les images qui fera naître les « idées » et non le contraire.

⁵ Le texte entre crochets est omis par Catts Pressoir.

⁶ Au lieu de « la domination de la matière par la forme », Catts Pressoir traduit « *the domination of matter by form* » par « la domination de la forme matérielle », ce qui serait contradictoire.

tellection, a des aspects à la fois subjectifs et objectifs. [35] On ne peut pas raisonnablement s'attendre à l'établissement d'un monde meilleur de compréhension mutuelle et de collaboration plus étroite entre les peuples s'il n'y a aucune valeur objectivement valide qui puisse légitimement obtenir la loyauté commune de tous les hommes de pensée saine et de bonne volonté. L'homme est le plus faible de tous les roseaux, mais il n'est pas seulement un roseau pensant, il est aussi un roseau qui ose s'incliner devant les valeurs qui le transcendent et ainsi l'unissent à tous les hommes.

Dans son mémoire sur « *La connaissance et la compréhension* », le Professeur William Seifriz de l'Université de Pennsylvanie a fait une plaidorie éloquente pour une meilleure compréhension et une coopération plus étroite entre science et religion, choses si nécessaires pour une nouvelle société dans laquelle les préjugés de race, de religion, et de couleur doivent céder la place à la tolérance, au respect universel de l'homme, et à un sens nouveau et pénétrant de la solidarité humaine. Parce que la science, tout comme la religion, si riches en potentialités, ont parcouru des chemins séparés et ont jusqu'ici conçu leurs tâches dans des limites étroites, elles n'ont pas réussi à donner la pleine mesure de leur possibilité de contribuer au bien-être matériel et spirituel de l'homme. La vérité, la bonté, la beauté forment vraiment une unité, et les églises et universités devraient conjointement essayer de contribuer à leur développement et à leur autorité dans la vie humaine. Une Église qui résiste au progrès scientifique et une science qui dédaigne les valeurs de la religion appauvrissent la vie, chacune à sa façon⁷. Une religion éclairée par la science et une science qui conduit vraiment à la compréhension nous donneront une nouvelle culture ainsi que le monde nouveau que nous cherchons.

Le congrès a eu la chance de compter, pendant toute sa durée, sur la participation active du Prof. Jacques Maritain, en dépit du fait qu'il avait planifié de partir bientôt pour Paris, après une absence de plusieurs années. Avec le Secrétaire d'État des Relations Extérieures haïtien, il était l'un des présidents d'honneur du congrès. Sa simplicité, son charme personnel, et sa pensée pénétrante auraient toujours captivé son public, mais dans un pays de langue française, et orienté, au point de vue culturel, vers la France, dont

⁷ Phrase omise par Catts Pressoir.

les intellectuels avait apparemment lu et relu ses livres, sa présence effective pendant tout le congrès fut un événement de première importance pour les Haïtiens. En un sens, il était pour eux un symbole de la France libérée ; quand il parla, il parla au nom de la France⁸. Ses discours à l'ouverture et à la fermeture du congrès, aussi bien que son mémoire principal pour le Congrès ont été l'objet de la plus étroite attention et ont toujours fait une profonde impression sur l'auditoire.

La langue française, avec toutes ses ressources de finesse et de grâce simple, devient entre les mains de Jacques Maritain un parfait instrument d'expression. Pendant son discours d'ouverture, les auditeurs nord-américains auraient sans doute écouté avec beaucoup d'intérêt et de gratitude son appréciation généreuse des intérêts et des réalisations [36] culturels du peuple américain et particulièrement de l'enthousiasme et du sérieux de la jeunesse nord-américaine avec laquelle il a pris contact pendant son séjour prolongé dans ce pays. Il a dit entre autres :

« Nous n'oublierons jamais ce que les États-Unis et l'Angleterre⁹ ont fait par un miracle d'énergie morale et physique, dans la lutte commune... Toutes les nations de la terre ont pris conscience du fait qu'elles sont solidaires les unes des autres...¹⁰ La grande question pour les peuples, plus fondamentale et plus grave que les questions politiques et économiques elles-mêmes, sera d'acquérir une vraie intelligence, une vraie compréhension les uns des autres, de comprendre et de respecter la psychologie de ces autres peuples avec lesquels, tous ensemble, ils ne forment qu'une seule communauté civilisée...¹¹ Je suis persuadé que les Européens qui viennent faire un tour en Amérique et rapportent un livre sur leurs impressions nous donnent une image très fautive de la civilisation américaine. Mon ami Duhamel a écrit là-dessus un livre absurde et déplorable. L'Amérique est tout autre chose que ce pays de la machine et de la technocratie qu'on se plaît à nous décrire. Les problèmes humains s'y posent dans toute leur force. Dans le domaine de l'éducation, en particulier,

⁸ Proposition omise dans la traduction de Catts Pressoir.

⁹ Dans le texte français du discours inaugural, tel qu'il a été imprimé, l'ordre était inversé : « ... l'Angleterre et les États-Unis ont fait... » (*Travaux du congrès*, p. 57). Pour ses lecteurs nord-américains, Krusé a mis d'abord les États-Unis.

¹⁰ *Travaux du congrès*, p. 58.

¹¹ *Travaux du congrès*, p. 58-59.

le grand débat concernant l'éducation libérale pour tous et la restauration des arts libéraux, qui se poursuit dans les universités américaines avec tant d'ardeur intellectuelle me semble d'une signification cruciale pour l'avenir de la civilisation occidentale »¹².

Sa distinction entre la technocratie et la technologie, rejetant la première comme tyrannique, mais acceptant la dernière comme nécessaire pour alléger le fardeau matériel de l'homme, a été reçue avec un grand enthousiasme dans ce pays [les États-Unis] qui a besoin de technologie mais qui refuse de renoncer aux choses de l'esprit dans le processus de son développement industriel.

Dans son principal mémoire au Congrès, Jacques Maritain a affronté le problème de la connaissance humaine, le résolvant selon son analyse néo-thomiste bien connue de la connaissance comme présentant les trois degrés ou étapes de la science, la métaphysique et la théologie. On peut dire que le règne impérialiste du positivisme, lequel a commencé avec Descartes qui a refusé le statut de science à la philosophie, règne qui a continué avec Kant qui dénia à la métaphysique le droit de s'appeler connaissance, ce règne peut être considéré comme ayant pris fin, en grande partie grâce à des philosophes comme Bergson, des étudiants de la méthode scientifique comme Meyerson, et des hommes de science comme Jeans, Eddinton et Arthur Compton. L'école de l'empirisme logique a contribué notamment, selon Jacques Maritain, à l'émancipation de l'homme moderne de la tyrannie du matérialisme mécanique et déterministe en réduisant la science à une grammaire soigneusement élaborée de symboles en corrélation, bien qu'elle se soit trompée en maintenant que ce qui n'a aucune signification pour l'homme de science n'a aucune signification du tout. Émile Meyerson vit ce que l'École de Vienne n'a pas vu : qu'on ne peut traiter d'une manière positiviste l'entreprise de la science elle-même. Il y a deux manières distinctes de connaître le monde : l'une, empirique, qui ne connaît que les phénomènes ; [37] l'autre, ontologique, dans laquelle la connaissance est jointe à la sagesse, et l'être est connu dans son essence même. La Philosophie a son propre instrument de connaissance, à savoir, l'intuition abstractive de l'intellect. Pour sûr, il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait au préalable passé par l'expérience sensible, mais c'est la fonction et le privilège de l'in-

¹² *Travaux du congrès*, p. 59.

tellect de voir, par une intuition intellectuelle, ce qui échappe aux sens. Il y a encore, bien sûr, une troisième étape de la connaissance, à savoir, la théologie, dont les données proviennent de la foi et qui trouve dans l'analogie son propre instrument de connaissance. Alors, ceux qui refusent de reconnaître cette hiérarchie de degrés de la connaissance sont en erreur ¹³. Nous devons mettre un terme à l'impérialisme métaphysique, théologique et scientifique et bien comprendre que la théologie, la métaphysique et la science ont chacune leur sphère propre d'autorité sur laquelle on ne devrait pas empiéter.

Dans la dernière partie de son mémoire, Jacques Maritain a exposé plus directement la théorie de la connaissance de Saint Thomas, montrant tout comme l'a fait John Wild dans son exposé, comment elle a évité la subjectivité de l'idéalisme et la passivité de certaines formes de réalisme. En sachant que nous sommes passifs ou réceptifs en ce qui concerne l'objet connu, mais actifs en ce qui concerne le processus pour arriver à la connaissance, nous pouvons espérer connaître l'objet en le devenant, pas matériellement mais de façon immatérielle. Le concept qui est produit dans l'esprit de l'homme n'est pas l'essence mais le moyen de la connaissance, c'est-à-dire le moyen par lequel l'intellect s'identifie immatériellement avec l'intelligible. En conclusion, Jacques Maritain a rejeté l'opinion, qui lui semble si désastreuse dans l'histoire de l'homme, que savoir c'est pouvoir. La connaissance vise plutôt la vérité et c'est la vérité qui libère l'homme ; et c'est la dévotion à la vérité dans ses divers degrés et le respect pour sa sainteté essentielle qui amèneront une renaissance de la société.

L'espace qui nous est mesuré nous empêche de faire un compte-rendu plus détaillé de tous les excellents mémoires qui ont été présentés au cours de la semaine. Quelques-unes des réunions du soir, tenues dans le plus grand théâtre de Port-au-Prince, devant des auditoires d'environ trois mille personnes, étaient particulièrement mémorables, comme, par exemple, la soirée où Alfred Métraux du Smithsonian Institute a parlé de « *L'ethnologie et la connaissance* » ¹⁴ et où le distingué jeune poète de la Martinique, Aimé Césai-

¹³ Phrase omise dans la traduction de Catts Pressoir.

¹⁴ Cette communication n'a pas été publiée dans les *Travaux du congrès* même si elle figure au programme (*Travaux du congrès*, p. 19) et a été effectivement délivrée.

re, diplômé de la célèbre École Normale Supérieure de France, a présenté sa conception de la relation existant entre la connaissance et la poésie. Dr. Métraux a démontré que, contrairement à la thèse fameuse de Lévy-Bruhl, la mentalité des peuples primitifs n'a pas de logique particulière mais partage les processus logiques avec la plupart des peuples civilisés, ne différant d'eux que pour l'expérience et les prémisses fondamentales. Le discours d'Aimé Césaire fut l'un des plus brillants du congrès, [38] caractérisé à la fois par une impétueuse éloquence et une analyse pénétrante de la contribution que la poésie peut apporter, de nos jours, au bonheur et à la dignité de l'homme.

Dans une semblable session du soir, le Dr. Lhérisson, le dynamique organisateur du Congrès, a parlé avec une grande puissance et une abondante documentation tirée de son expérience de médecin, du rapport qui existe entre la biologie et la connaissance, insistant fortement sur la nécessité pratique de vaincre la malnutrition si l'on veut que l'apprentissage dans les écoles haïtiennes se réalise avec succès.

Extrêmement impressionnant aussi fut le brillant mémoire, énoncé plutôt que lu, par un savant haïtien, Lucien Hibbert, sur « *La connaissance et les mathématiques* ». Un mémoire de valeur sur « *L'intuition et la connaissance mathématique* » a été présenté par le pasteur et homme de science haïtien, Dr. Hector Paultre. En général, la Science était particulièrement favorisée par le nombre et la qualité des mémoires présentés. Des maîtres français comme le professeur Jacques Hadamard du Collège de France et le professeur Lecomte du Noüy, quoique n'étant pas personnellement présents, avaient préparé et envoyé des mémoires importants.

Le Canada était bien représenté, tant par les exposés que par les personnalités présentes. En fait, une journée entière a été consacrée à la présentation et à l'examen des mémoires préparés par les philosophes et les hommes de science canadiens. L'Université Catholique Laval, de Montréal, à elle seule, avait envoyé deux représentants, personnellement présents, l'Abbé Dionne et l'Abbé Parent, et présenté quatre mémoires en tout.

Toutes les sessions étaient plénières. Ce fait établit bientôt parmi les participants *un esprit de corps*¹⁵ qu'il aurait été difficile de réaliser dans un plus grand congrès, où, nécessairement quatre sections ou plus se réunissent en même temps. Cela demandait, cependant, une gestion soignée de tout le temps disponible pendant la semaine du congrès pour arriver à lire tous les mémoires envoyés. Les après-midi étaient pris par les réceptions aux résidences du Ministre des Relations Extérieures, au palais épiscopal de l'Archevêque de Port-au-Prince, et à différentes ambassades, y compris la nôtre, l'anglaise, et la française. Pendant la journée, les réunions se tenaient à l'institut Haitiano-Américain, un centre culturel du type établi et maintenu dans toutes les capitales de l'Amérique Latine, en partie grâce à l'initiative locale et en partie grâce à l'aide de la Division de la Coopération Culturelle de notre Département d'État. Cependant il devint bientôt évident qu'il fallait programmer les réunions du soir dans un plus grand auditorium et, en conséquence, le plus grand théâtre a été choisi à cette fin¹⁶.

On devrait également mentionner l'excellente exposition d'ouvrages philosophiques récemment publiés aux États-Unis et en Angleterre. L'auteur a eu le privilège d'examiner beaucoup de collections [39] de livres philosophiques nord-américains dans presque tous les pays de l'Amérique latine comme on en trouve dans notre Institut de Relations Culturelles et dans les bibliothèques universitaires. En ce qui concerne la philosophie récente, la collection exposée à l'institut Haïtiano-Américain à Port-au-Prince, préparée par la Division de la Coopération Culturelle du Département d'État et présentée par notre ambassadeur, M. Orme Wilson, était de loin la meilleure qu'il ait vue jusqu'ici. Il faut faire honneur aussi de l'excellente sélection des livres exposés, au Comité de bibliographie de notre Association, dont le professeur Ducasse est le président, pour avoir préparé une liste soigneusement classée de livres philosophiques récents, afin que les ouvrages philosophiques envoyés en Amérique Latine et ailleurs par notre gouvernement et par des Agences privées soient choisis parmi les plus remarquables des meilleurs ouvrages philosophiques récemment publiés.

¹⁵ En français dans le texte anglais.

¹⁶ Le « Rex Théâtre ».

Au terme de ce congrès significatif, si admirablement planifié par le Dr. Camille Lhérisson et ses collègues de la Société Haïtienne d'Études Scientifiques, on vota à l'unanimité que le prochain Congrès Inter-Américain soit réuni aux États-Unis, sous les auspices de l'Association Philosophique Américaine.

Le congrès fut clôturé par un brillant banquet, auquel assistèrent le président de la République haïtienne, d'autres membres importants du gouvernement haïtien, et tous les haut-gradés du corps diplomatique. En remerciant les délégués étrangers, au nom du gouvernement, pour leur participation au Congrès, le président de la République a exprimé le vœu qu'Haïti puisse apporter aux Amériques la contribution d'une culture essentiellement haïtienne, formée par la fusion d'éléments pris aux cultures latine, anglo-saxonne, et, en particulier, américaine.

Cornélius Kruse
Wesleyan University
